

127. 4. 33

LE

VALET DE CHAMBRE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE M^{rs}. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

MUSIQUE DE M. CARAFA ;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES
DU ROI, LE 16 SEPTEMBRE 1823.



PRIX : 1 fr. 50 c.



PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

Boulevard Saint-Martin, N^o. 18,

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.



1823.

129171-B

:

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE COMTE EDMOND.	M. <i>Huet.</i>
LA COMTESSE, sa femme.	M ^{me} . <i>Prevost.</i>
GERMAIN, valet de chambre du Comte.	M. <i>Darboville.</i>
DENISE, sa femme.	M ^{me} . <i>Boulangier.</i>
DUPRÉ, domestique du Comte.	M. <i>Belnie.</i>
UN MAITRE D'HOTEL.	M. <i>Casimir.</i>
UN COCHER.	M. <i>Duchenet.</i>

La scène se passe en province, dans le château du Comte.

A V I S.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer tout ou partie des susdites Pièces.

QUOY.

LE

VALET DE CHAMBRE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur qui se prolonge jusqu'au fond, avec une petite porte au quatrième ou cinquième plan. Ce mur et la petite porte sont masqués en partie par une charmille. Du même côté, sur le devant de la scène, un berceau formant une salle de verdure ; à gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, GERMAIN.

LA COMTESSE, *sortant de chez elle, à la cantonade.*

Vous m'écrirez, mon ami, vous penserez à moi. (*à Germain*). Germain, ayez bien soin que rien ne manque à votre maître. (*Elle sort*).

GERMAIN, *seul.*

(*Il est au fond, et salue à la cantonade*).

Oui, madame la Comtesse. (*S'inclinant respectueusement*). Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh ! bien, eh ! bien, Comtois, prenez-donc garde à vos chevaux. C'est ça ; fouette, cocher ! les voilà en route.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMAIN.

(*Le Comte sort du pavillon et regarde de tous côtés*).

LE COMTE.

Germain, ma femme est-elle partie ?

GERMAIN.

Oui, monsieur. Je viens de voir madame monter en voiture, et elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

LE COMTE.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante. Il y avait long temps... et puis dès que cela lui était agréable... certainement, moi, j'ai été le premier... elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas ?

GERMAIN.

Du moins madame l'a dit ce matin.

LE COMTE.

Elle est charmante, ma femme ; bonne, aimable, spirituelle et jolie... Sais-tu, Germain, que j'en suis toujours amoureux ?

GERMAIN.

Vous, monsieur !

LE COMTE, *froidement.*

Comme un fou !... et depuis six mois que nous sommes enfermés tête à tête dans cette campagne...

GERMAIN.

Trois mois, monsieur !

LE COMTE.

Tu crois ? qu'importe ! le temps n'y fait rien... depuis trois mois, jamais, je pense, je ne l'ai trouvée plus aimable. Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu, si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé ! pauvre petite femme ! Dis-moi, Germain, qu'est-ce que nous allons faire pendant son absence ? moi, je ne sais que devenir.

GERMAIN

Il me semble que monsieur est habillé et prêt à sortir.

LE COMTE.

Oui... mais, faut-il que je sorte ?

GERMAIN.

Comment donc, monsieur ! ça vous distraira.

LE COMTE.

Eh ! bien, à la bonne heure. Je vais me promener quelques instans.

GERMAIN, *d'un air approbatif.*

Ah !

LE COMTE, *se retournant.*

Germain, je rentrerai peut-être un peu tard... il serait même possible que... dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

GERMAIN, *d'un air étonné.*

Ah ! ah ! (*en confidence*). Suivrai-je monsieur ?

LE COMTE, *rêvant*.

Non. (*gaiement*). Non, non, j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme... tu sais comme elle le désirait ; des vases, des fleurs, des candélabres... ah ! tu auras soin aussi de lui chercher une femme de chambre dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

GERMAIN.

Ah ! monsieur, vous êtes le chef-d'œuvre des maris.

LE COMTE.

Adieu, Germain ; j'aurai peut-être besoin de tes services. (*S'appuyant sur son épaule*). Tu es garçon, toi ; tu es célibataire ; on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons. En attendant, je te laisse mes pleins pouvoirs ; tu es maître du château jusqu'à mon retour.

GERMAIN.

La cave en est-elle aussi ?

LE COMTE.

Sans doute...

(*Il sort*).

SCÈNE III.

GERMAIN, *seul*.

Maître du château !... ma foi, une belle propriété ! (*se frottant les mains*). Madame est absente, monsieur est parti... je me doute à peu près pour quel motif... en conscience, il était temps ! ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant ; mais heureusement cela s'annonce bien ! (*avec impatience*). Et cette petite Denise qui n'arrive pas ! à ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (*regardant autour de lui*). Ma femme ! ah ! mon dieu ! si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres !... ce serait fait de ma fortune.

RÉCITATIF.

D'honneur ! je n'y puis comprendre,
L'hymen jadis n'avait pu me tenter,
Depuis le jour où, sans m'en consulter,
On a voulu me le défendre.
Impossible de résister !
Et d'ailleurs comment résister ?

AIR.

Ma Denise était si jolie !
 Plus fraîche que la fleur des bois ,
 Elle me semblait embellie
 Par son humble habit villageois.
 Moi , dout la prude et la coquette
 N'avaient pas su fixer l'amour...
 Moi , que la plus vive soubrette
 N'enchaîna jamais plus d'un jour...
 Près d'une simple bergerette ,
 Je tremble et soupire à mon tour.
 Mais ma Denise est si jolie ,
 Plus fraîche que la fleur des bois ,
 Je la trouve encore embellie
 Par son humble habit villageois !

RONDEAU.

Oui , plus d'orage ,
 Plus de nuage ,
 Dans mon ménage
 Je suis heureux...
 Et ma maîtresse ,
 Par sa tendresse ,
 Saura sans cesse
 Combler mes vœux.

Puis le doux mystère
 Vient tout embellir ;
 Aimer et le taire ,
 C'est double plaisir.
 Sans craindre le blâme ,
 Heureux soupirant ,
 Époux de ma femme ,
 Je suis son amant.

Oui , plus d'orage , etc.

Ah ! ça , maintenant que j'ai mon château et mes gens , je peux recevoir Denise chez moi et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille , qui n'est jamais sortie de son village , ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre. (*On frappe en dehors*). Voilà le signal ! c'est Denise !

(*Il va ouvrir la petite porte*).

SCÈNE IV.

GERMAIN , DENISE.

DENISE.

Ah ! c'est ben heureux ! y'là une heure que je me morfonds à la porte.

GERMAIN.

Tu commences déjà par gronder ?

DENISE.

Dam' ! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est marié pour de vrai !

GERMAIN.

Allons, embrasse-moi et faisons la paix.

DENISE.

Non, monsieur.

GERMAIN.

Tu ne veux pas m'embrasser ?

DENISE.

Du tout !... je suis fâchée contre vous ? Tenez, je viens de chez le petit notaire Bossu, qui est au bout du village ; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi j' suis votre femme.

GERMAIN.

Ah ! notre contrat ! (*Il le met dans sa poche*).

DENISE.

Ah ! ça, n'allez pas le perdre, au moins... ça serait à recommencer.

GERMAIN.

C'est bon !

DENISE.

Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parents et connaissances.

GERMAIN.

Oui, excellent moyen... quand on veut qu'un mariage soit secret.

DENISE.

Mais ce secret-là, ça ne peut pas tenir... ma tante et moi, nous avons d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engagions ; mais v'là tout à l'heure huit jours que ça dure... j'en tomberai malade. La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

GERMAIN.

Je te le demande : de quoi te plains-tu ? je t'aime à la fureur.

DENISE.

Bel amour, ma foi ! qui m'force à m'ennuyer d'un côté, tandis que monsieur s'amuse de l'autre... Et fin, depuis notre mariage, j'sommes tout juste comme la lune et le soleil... je n'pouvons plus marcher de compagnie ! arrangez-vous... j'n'ai pas épousé un homme en place pour rien. D'ailleurs, quand on a de la délicatesse, ça répugne de s'entendre appeler *mamzelle*, quand on est *madame*.

GERMAIN.

Mais, Denise.

DENISE.

Faut que ça finisse, j' veux loger au château et jouir, comme vous disiez, des prérogatifs de mon rang.

GERMAIN.

Voyez-vous l'ambition ! Mais songez-donc qu'il y va de notre fortune ! Monsieur le comte Edmond, mon maître, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rentes, à la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier.

DENISE.

C'est drôle. Il déteste donc les femmes ?

GERMAIN.

Lui ! pas du tout, il les adore ! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Mais comment se fait-il donc alors que lui-même soit marié.

GERMAIN.

Il l'a bien fallu... Une femme charmante, soixante mille livres de rentes... il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien ; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE.

Ah ! ça, monsieur Germain... il n'a pas tort. Il est sûr que, depuis notre mariage, vous êtes bien plus... je n'veux pas dire.

GERMAIN, *lui prenant la main.*

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Denise ?

(9)

DUO.

DENISE.

Vous ne cherchez plus à me plaire,
Votre langag' n'est plus si doux...
Enfin, c'est moi qui, la première,
Arriv' toujours au rendez-vous.

GERMAIN.

Ah ! mon bonheur est de te plaire;
Mais craignons les regards jaloux.
Ce n'est qu'à l'ombre du mystère
Que je puis être ton époux.

DENISE.

Quoi, toujours du mystère!

GERMAIN.

Un seul mot indiscret
Me perdrait.

DENISE.

Nous perdrait!

GERMAIN, *en confidence.*

J'ai la promesse de mon maître.
Je vais être
Son intendant.

DENISE.

Son intendant!.. eh ! quoi vraiment!

GERMAIN.

Quand ma fortune sera faite,
Je te permets d'être indiscrette.

DENISE.

Pour fair' cett' fortun' que j'attends,
Combien vous faudra-t-il de temps,
Vous qu'êt's un homm' de tête?

GERMAIN.

Eh ! mais, comme je suis honnête,
Il me faudra bien, je le crois,
Quinze ou vingt mois.

DENISE, *joignant les mains!*

Quinze ou vingt mois,
Tant que cela ! quinze ou vingt mois !

GERMAIN.

ENSEMBLE. { Mais jusque là, soit bien discrète,
S'il se peut même soit muette ;
Après cela je permettrai
Que tu mènes tout à ton gré.

Le Valet de Chambre.

DENISE.

ENSEMBLE.

Oh ! je serai toujours discrète,
Il faut que not' fortune' soit faite ;
Mais après ça je parlerai,
Et j'conduirai
Tout à mon gré.

DENISE.

Mais quand not' fortune' sera sûre,
Dis donc, aurons-nous ua' voiture ?

GERMAIN.

Certainement.

DENISE.

Ah ! quel plaisir !
Ah ! d'abord, avant de mourir,
Moi, je veux aller en voiture.

GERMAIN.

Dès aujourd'hui, de ce plaisir,
Ma chère enfant, tu vas jouir,
Car à la fête du village,
Je te conduis en équipage !

DENISE.

Comment ! j'irais en équipage !

GERMAIN.

Dans la calèche de monsieur !

DENISE.

Dans la calèche ! ah ! quel honneur,
Déjà je le vois qui s'étance.

GERMAIN.

Pour t'admirer chacun s'avance.

DENISE.

Et puis le galop des chevaux,
Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, gare ! gare !
Quell' poussière ! quel tintamare !
Quel tapage dans nos hameaux.

DENISE.

Ah ! quel plaisir !.. dans le village,
Je m'en vais tous les éclipser ;
Ah ! dans ce superbe équipage,
Moi je voudrais me voir passer.

ENSEMBLE.

GERMAIN.

Oui, les plus belles du village
Te verront passer, repasser,
Et de ce superbe équipage,
Tu vas toutes les éclipser.

GERMAIN, à Denise qui va pour sortir.

Ah ! tu vas prévenir ta tante , parce que nous dînerons ici en tête à tête avant de partir. (*Conduisant Denise à la petite porte*). Tiens , pour que tu ne sois plus obligée d'attendre... prends la clef de cette porte... et surtout dépêche-toi. (*Il lui donne une clef, et Denise sort*).

SCÈNE V.

GERMAIN, puis DUPRÉ, le Maître d'Hôtel, le Cocher.

GERMAIN, *appelant*.

Holà ! quelqu'un !... viendra-t-on quand j'appelle ! Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître , à la bonne heure ; mais moi ! Ah ! vous voilà ; c'est bien heureux ! approchez , j'ai des ordres à vous donner.

DUPRÉ.

Mais, monsieur Germain , puisque monsieur le Comte est parti !

GERMAIN.

Eh ! bien , ne suis-je pas là pour le représenter ? ainsi , point de murmures , point de révolte d'antichambre , ou morbleu !... oh ! c'est que je suis ferme sur la discipline... domestique ! Vous , monsieur le chef... Eh ! mais , c'est le nouveau cuisinier !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui , monsieur ; je suis entré d'hier.

GERMAIN.

C'est bon. Eh ! bien , mon cher , il me faut pour aujourd'hui un petit diner délicat... deux couverts , vous entendez ?.. il est essentiel que je m'assure de votre capacité... je vous ferai subir un examen détaillé. (*au cocher*). Pour vous , maître Pierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nettoyer la grande berline.

GERMAIN.

La berline... non... je ne m'en servirai pas aujourd'hui ; j'irai faire un tour à la fête de l'endroit ; je prendrai la calèche... à la campagne , c'est plus sans prétention.

TOUS.

Mais , monsieur Germain...

GERMAIN.

Pas de réflexions ! le dîner pour deux heures, la calèche au bas du perron. Ce sont les ordres de monseigneur, et si on replique, je le lui dirai.

LE COMTE, *au dehors.*

C'est bon, attache mon cheval.

DUPRÉ.

Justement ! je l'entends ! à notre poste ! (*Ils sortent*).

GERMAIN, *déconcerté, regardant à gauche.*

Eh ! bien, qu'est-ce que ça veut dire ? oui, ma foi, c'est bien lui ; il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas ? allons, de l'aplomb... et faisons bonne contenance.

SCÈNE VI.

LE COMTE, GERMAIN.

GERMAIN.

Comment, monseigneur, déjà de retour.

LE COMTE, *d'un air agité.*

Oui, je l'avoue, jamais l'on ne piqua plus vivement ma curiosité... et tu ne te douterais pas...

GERMAIN.

Si fait, monsieur... je connais déjà votre secret... quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

LE COMTE.

Une passion... non... mais c'est très-singulier... un minois charmant que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

GERMAIN, *à part.*

Une intrigue à conduire... bonne affaire pour moi.

LE COMTE.

Je viens d'entrer dans toutes les maisons du pays. Je n'étais pas fâché de visiter ces bons villageois, de connaître par moi-même leur situation. Eh ! bien, mon cher, je n'ai pas pu la rencontrer, et j'avais presque envie d'envoyer Dupré dans les environs.

GERMAIN.

Comment, monsieur, employer Dupré dans une affaire aussi délicate !... je n'ai rien fait pourtant pour démériter de monsieur.

LE COMTE.

Sois tranquille... tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être ? une brune... dix-huit ans à peu près... un regard vif et piquant.

GERMAIN.

J'y suis. (*à part*). C'est la femme du receveur. Depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. (*haut*). Eh ! bien, monsieur, je vous réponds, j'y avais déjà pensé sans vous en rien dire.

LE COMTE.

Comment ! tu pourrais !... tu sais, Germain, comment je reconnais un service... vingt-cinq louis, si tu me l'amènes ici.

GERMAIN.

Vingt-cinq louis !

TRIO.

GERMAIN.

Aujourd'hui-même, ils sont à moi,
Je vous en donne ici ma foi.

LE COMTE.

Compte sur ma reconnaissance,
Si tu combles mou espérance.

GERMAIN, *à part*.

Ah ! ah ! ce brave receveur !
Je suis charmé, sur mon honneur,
De lui donner la préférence.

(*La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme, et paraît interdite en voyant le Comte*).

LE COMTE, *sans voir Denise*.

Oui, songe à la reconnaissance.

GERMAIN.

Aujourd'hui-même, elle est à moi.

SCÈNE VII.

Les Précédens, DENISE.

LE COMTE, *voyant Denise*.

Que vois-je ! ô ! bonheur extrême !

(*Tirant une bourse, qu'il donne à Germain*).

Mon cher Germain, ils sont à toi.

GERMAIN, *sans voir Denise*.

Comment, monsieur ?

LE COMTE , *vivement.*

C'est elle-même.
Regarde, mon cher, la voilà.

GERMAIN , *voyant Denise.*

Grands dieux ! qu'est-ce que j'ai fait là !

(*Silence*).

LE COMTE , *à part.*

Comme elle paraît interdite !
Que de grâces et que d'appas !
Elle tremble !.. pauvre petite !
Je vais calmer son embarras !

DENISE , *à part, regardant le Comte.*

ENSEMBLE.

Mais quel trouble secret m'agite !
Je n'ose plus faire un seul pas.
De son regard, j'suis interdite ,
Tout augmente mon embarras.

GERMAIN , *à part.*

Ah ! quelle méprise maudite !
Je n'ose plus faire un seul pas.
D'effroi, mon âme est interdite !
Pour un mari quel embarras !

DENISE , *faisant la révérence au Comte.*

Excusez la liberté grande ,
(*à Germain*). C'est que l'on m'a fait avertir...

LE COMTE.

Oui , Germain vous a fait venir ,
Mais c'est moi seul qui vous demande ,
Vois donc !.. quel air simple et discret !

GERMAIN , *bas à Denise.*

C'est monsieur... et notre secret.

DENISE , *troublée.*

Quoi ! monseigneur !

GERMAIN , *bas.*

De la prudence !

LE COMTE.

Approchez-vous.

DENISE.

Jc n'ose pas.

LE COMTE.

Ne craignez rien ! quelle innocence ,
Venez... quel touchant embarras !

(*Denise lève les yeux et les baisse aussitôt*).

LE COMTE, *à part.*

C'est bien elle, c'est elle-même,
Fraîcheur de rose, attraits piquans !
A son aspect, un trouble extrême
S'est emparé de tous mes sens.

DENISE, *à part.*

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est monseigneur ! c'est lui-même !
Ah ! juste ciel ! quel contre-temps !
A son aspect un trouble extrême
S'est emparé de tous mes sens.

GERMAIN, *à part.*

Eh ! quoi, c'est ma femme elle-même
Qui lui faisait courir les champs !
Ah ! quand j'y songe, un trouble extrême
S'empare, hélas ! de tous mes sens.

LE COMTE.

Comment vous appelle-t-on ?

DENISE, *faisant la révérence.*

Denise, monseigneur... nièce de ma tante la veuve Gervais, qui demeure au bout du village... pour vous servir, en face du marchand de vin.

LE COMTE.

Ah ! la veuve Gervais... je la connais beaucoup ! une pauvre femme.

DENISE.

Non, monseigneur, elle est riche.

LE COMTE.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE.

C'est égal, monseigneur ; on est riche et on demande.

LE COMTE.

C'est trop juste !.. eh ! bien, mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce... et nous vous garderons au château... voyons, Germain... où la placerons-nous ?.. ah ! pour inspecter la lingerie.. cette place vous conviendra parfaitement.

(*Germain lui fait signe de dire non*).

DENISE, *imitant le signe de Germain.*

Non... non, monseigneur, j'y entends rien !

LE COMTE.

Ah ! et... l'office ?

(*Même signe de Germain*).

DENISE, *de même.*

Ah! encore moins.

LE COMTE.

C'est malheureux! eh! que savez-vous donc faire, charmante Denise?

DENISE, *suyvant toujours les signes de Germain.*

Rien, monseigneur, absolument rien.

LE COMTE.

A quoi passez-vous donc votre temps?

DENISE.

Dam', monseigneur, je bats le beurre et je fais des petits fromages à la crème.

LE COMTE, *vivement.*

Justement! c'est pour cela que je vous ai fait appeler. (*à Germain*). Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages. Tu les aimes, Germain, n'est-ce pas?

GERMAIN, *avec un mouvement.*

Du tout, monsieur. Je ne peux pas les souffrir!

LE COMTE.

Moi, j'en suis fou... c'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE.

Mais, monseigneur.

LE COMTE.

Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous?

DENISE, *toujours embarrassée.*

Dam', monseigneur... faut que je consulte ma tante. V'là justement l'heure de son diner. (*voulant sortir*). et je vous demandons la permission...

LE COMTE, *la retenant.*

Eh! mon dieu, quel dommage!.. si j'avais eu à diner au château, je vous aurais retenue.

GERMAIN.

Y pensez-vous, monseigneur!.. une paysanne à votre table!

LE COMTE.

Oui, c'est d'un bon exemple... cela encourage la vertu, la sagesse; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, DUPRÉ, *une serviette sous le bras.*

DUPRÉ.

M. Germain, le diner est servi.

LE COMTE.

Comment, le diner ?

GERMAIN, *à part.*

Ah ! le butor !

DUPRÉ, *au Comte.*

Oui, un diner que M. Germain a commandé par ordre de monseigneur.. tout ce qu'il y a de plus délicat, et deux couverts.

LE COMTE, *à Germain.*

Deux couverts!.. Toi qui, tout à l'heure blâmais... par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention... (*à part*). Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (*haut à Dupré*). C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas.

DENISE.

Mais, monseigneur, et ma tante.

LE COMTE.

Je vous reconduirai chez elle. (*à Dupré*). Que l'on tienne la calèche prête aussitôt après le diner.

DUPRÉ.

Elle l'est, monseigneur.

LE COMTE.

Comment!..

DUPRÉ.

M. Germain avait fait atteler, par ordre de monseigneur.

LE COMTE, *stupéfait d'admiration.*

Ah ! ça, Germain, c'est trop fort, je ne pourrai jamais payer un serviteur comme celui-là. (*lui donnant une autre bourse*). Tiens, mon garçon.

GERMAIN, *à part.*

Dieu ! quelle situation ! (*Il met la bourse dans sa poche d'un air de désespoir*). Mais, monsieur, que va penser la

Le Valet de Chambre.

tante de cette petite fille ? elle la croira perdue , enlevée , ou quelque chose comme cela. Moi , je me figure son inquiétude.

LE COMTE.

Tu as parleu raison ; mon ami , tu vas sur le champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille ; que sa nièce...

GERMAIN , *troublé.*

Mais , monsieur , pourquoi pas plutôt. (*Regardant Dupré*).

LE COMTE.

Oh ! tu expliqueras-mieux , toi... tu sais donner une couleur , une tournure aux choses.

GERMAIN.

Mais , monsieur...

LE COMTE , *d'un ton sec.*

Allons , ne m'entends-tu pas ? Obéis sans répliquer.

GERMAIN , *à part.*

Il n'y a pas à balancer... le péril presse... trouvons vite quelque moyen de détourner l'orage qui gronde sur ma tête. (*Il sort en faisant des signes à Denise. Dupré est sorti un peu avant*).

SCÈNE IX.

LE COMTE , DENISE.

LE COMTE.

C'est un usage que je veux adopter ; tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (*Lui prenant la main*). Je doute , par exemple , que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE , *à part.*

Est-ce que , par hasard , monseigneur voudrait m'en conter ? ça s'rait bien fait ; ça apprendrait à ce glorieux d'Germain , qui n'veux pas m'avoir pour sa femme...

LE COMTE.

Dites-moi , Denise , est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village ?

DENISE.

Dam' , faudra bien.

LE COMTE.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment, monseigneur, vous croyez que j'pourrais aller à Paris.

LE COMTE.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

RONDEAU.

C'est à Paris
Que le plaisir règne sans cesse;
C'est à Paris
Que tous les cœurs lui sont soumis!
Pour la beauté, pour la jeunesse,
Où, trouve-t-on le paradis?
C'est à Paris!

Là, de nouveaux miracles
S'offrent de toutes parts;
La pompe des spectacles
Enchaîne vos regards.
Des parures nouvelles
Rehaussent vos appas,
Et les amours fidèles
S'empresent sur vos pas!

C'est à Paris
Que le plaisir règne sans cesse, etc.

Au bal le plaisir vous appelle!
Écoutez ces accents joyeux?
En vous voyant on dit: c'est elle,
Regardez-la?... c'est la plus belle,
Vous seule fixez en ces lieux
Et tous les cœurs et tous les yeux.

C'est à Paris
Que le plaisir règne sans cesse!
Que tous les cœurs lui sont soumis.
Pour la beauté, pour la jeunesse,
Où trouve-t-on le paradis?..
C'est à Paris!

DENISE.

Ah! monseigneur! je ne croirai jamais à tant de belles choses.

LE COMTE.

Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (*Il lui baise la main*).

SCÈNE X.

Les Précédens , GERMAIN , *entrant , le voit , et laisse tomber une pille d'assiettes qu'il tenait.*

GERMAIN , *la serviette sous le bras , aux domestiques.*

Aye ! les maladroits !... prenez donc garde !

(*Deux valets placent la table sous le berceau.*)

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERMAIN , *tout troublé.*

Le... le dîner... que je vous annonce.

LE COMTE.

Comment , te voilà déjà de retour ?

GERMAIN.

J'ai réfléchi... que vous auriez besoin de moi pour servir à table ; dans ces cas-là , il faut un homme de confiance.

LE COMTE.

Oui , il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

GERMAIN.

C'est ce que je me suis dit , et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (*à part*). Le cheval de monseigneur était encore sellé... et fouette, postillon. Mon messenger doit déjà être arrivé.

(*Pendant cet à parté Denise et le Comte se sont mis à table. Germain s'approche , la serviette sous le bras.*)

DENISE.

Ah ! mon dieu ! à table avec monseigneur ! Si ça se savait dans le village , ça ferait de fières jalousies !

LE COMTE , *découpant et servant à Denise.*

Eh ! bien , Denise , vous ne mangez pas ?

DENISE.

Oh ! monseigneur , j'ose pas. La joie me coupe l'appétit.

GERMAIN , *à part.*

Quelle humiliation ! me voir là , la serviette sous le bras , quand je devrais l'avoir à la boutonnière !

LE COMTE.

Germain, à boire.

GERMAIN.

Voilà, monsieur. (*à part*). O soif insatiable des richesses !
(*Il verse à boire à Denise, sa main tremble*).

DENISE.

A vot' santé, monsieur Germain ; sans vous oublier, monseigneur.

LE COMTE, à Germain qui lui verse à boire.

Eh ! bien, Germain, comment la trouves-tu ?

GERMAIN, à demi-voix.

Hum ! au premier coup-d'œil, elle a assez d'éclat ; mais, après...

LE COMTE, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc ? le minois le plus piquant, un sourire !...

GERMAIN.

Un peu niais.

LE COMTE.

Des yeux !

GERMAIN.

Qui ne disent rien.

LE COMTE.

Pour toi, c'est possible ; mais nous autres...

DUPRÉ, qui s'est approché.

Monseigneur a raison ; elle est charmante !

GERMAIN, à part.

Détestable flatteur ! (*haut*). M. Dupré, ce n'est pas ici votre place... sortez, et soyez au service. ... (*Dupré sort*).

LE COMTE.

Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi ; mais, tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et, quelquefois... (*regardant Germain en dehors*). Je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai.

GERMAIN, à part.

Merci.

LE COMTE.

Voyons , parlez franchement , combien avez-vous d'amoureux ?

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez , je n'en ai qu'un.

LE COMTE.

Aimable ?

DENISE , *imitant le ton de Germain.*

Au premier coup-d'œil ; mais , après... Monsieur Germain , je vous demanderai une assiette.

LE COMTE.

Allons , c'est quelque sot ?

GERMAIN , *à part.*

J'en ai peur.

LE COMTE.

Jaloux , peut-être ?

DENISE.

Comme un Turc !... Je suis sûre qu'il m'espionne , et je n'ai qu'à bien me tenir... quand nous serons seuls , il me fera une scène... -

GERMAIN , *à part.*

Ah ! sans les douze cents livres de rentes... morbleu ! (*Frappant du pied.*)

LE COMTE , *de son côté.*

Qu'est-ce que c'est ?

GERMAIN.

Une crampe... qui m'a pris.

LE COMTE , *à Denise.*

Allons , Denise , puisque vous ne mangez plus , une petite chanson villageoise ; je suis sûr que vous avez une voix délicieuse.

DENISE.

Oh ! monseigneur , monsieur Germain dit que j'ai des dispositions ; mais v là tout.

GERMAIN , *à part.*

Hum ! la petite sottie !

LE COMTE, *surpris*.

Comment, Germain ?...

GERMAIN, *embarrassé*.

Oui, oui, monseigneur ; à mes momens perdus je fais chanter ces petites filles : je sais que vous aimez qu'on entretienne chez vous le goût des beaux-arts, et c'est pour cela que j'ai formé ici un petit conservatoire... champêtre.

LE COMTE, *souriant*.

Parbleu ! je serai ravi d'entendre une de tes élèves. Je vous écoute, charmante Denise.

DENISE.

Dam', monseigneur, je n'sais que ma chanson des échos.

LE COMTE.

C'est très-bien ; c'est pastoral !

DENISE.

COUPLETS.

Le soir, la jeune Colette,
En revenant au hameau,
Dans l'bois allait en cachette,
Et causait avec l'écho,
Essayant sa douce voix,
Elle lui chantait parfois :
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et l'écho, toujours complaisant,
Lui répétait au même instant :
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah !

Deuxième Couplet.

Hier, Colin et Colette
S'étaient brouillés de nouveau,
Elle arrive au bois seulette,
Et s'adressant à l'écho,
Dis-moi, si Colin m'aimera,
L'écho répondit à cela :
Toujours, toujours,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Car par un prodige nouveau,
C'était Colin qui faisait l'écho,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah !

LE COMTE, à *Denise*.

C'est charmant ! (*bas à Germain*). Mon cher Germain, c'est fini, j'en suis fou.

GERMAIN, *bas*.

Monsieur, prenez-garde, le décorum... l'exemple, et puis cette pauvre petite, sa réputation...

LE COMTE, *bas*.

Sois tranquille, nous la ferons rosière.

GERMAIN, à *part*.

Rosière ! je suis perdu ! (*hors de lui*). Eh ! bien, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

Les Précédens, DUPRÉ, deux Valets.

DUPRÉ.

Monseigneur, la voiture de madame vient d'entrer dans la cour.

LE COMTE, *troublé, en se levant*.

Comment, ma femme ! qui peut la ramener ?

GERMAIN, *s'essuyant le front*.

Je suis sauvé !... Il était temps !

DUPRÉ.

Madame la Comtesse monte l'escalier de la terrasse.

LE COMTE.

Il serait vrai !... déjà de retour !... je suis enchanté... eh ! bien, Dupré, vous restez là ; allez donc au-devant de votre maîtresse. (*aux deux valets*). Vous, cachez vite cette table. (*Dupré sort ; les deux valets cachent la table dans le bosquet, et sortent*). (*à Denise*). Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante ; mais l'on va vous accompagner. (*s'approchant de la petite porte, à Germain*). Eh ! bien, comment s'ouvre cette porte ?

DENISE.

Ah ! mon dieu !... la clef sera restée en dehors.

LE COMTE, à *Germain*.

Et la tienne, bourreau !

GERMAIN , *troublé.*

Moi , la mienne , je ne l'ai pas.

LE COMTE , *vivement.*

Et comment veux-tu que je fasse... quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes... comment justifier , aux yeux de la Comtesse , la présence de cette petite fille ?... On vient de ce côté , il n'y a pas d'autre moyen . entrez dans cet appartement. (*Il pousse Denise , qui entre dans l'appartement à gauche*).

SCÈNE XII.

LE COMTE , LA COMTESSE , GERMAIN.

LA COMTESSE , *avec empressement.*

Ah ! mon ami , que je suis contente de vous voir ; j'avais beau presser les postillons , je craignais toujours d'arriver trop tard... (*avec intérêt*). Eh ! bien , comment vous trouvez-vous ?

LE COMTE , *étonné.*

Comment... je me trouve ?

LA COMTESSE.

Oui... il paraît que cela va mieux , et que c'est passé.

LE COMTE.

En vérité... je ne vous comprends pas ?

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné... Vous voyez bien que je suis instruite ; on m'a tout dit... on a eu la bonté de me prévenir.

LE COMTE , *intrigué.*

Par exemple !

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet écrit à la hâte et au crayon... vous m'avez fait une peur !

LE COMTE , *lisant.*

« Ne perdez pas de temps , madame... votre mari est » en ce moment dans le plus grand danger. » (*Pendant ce temps Germain donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire*). Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé ?.. et d'où vous vient cet avis charitable ?

Le Valet de Chambre.

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie, et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

LE COMTE, *déconcerté.*

Germain, y comprends-tu quelque chose ?

GERMAIN, *bas, d'un air hypocrite.*

Moi, monsieur?... je m'y perds !

LA COMTESSE, *avec intérêt.*

J'en étais sûre!... dès que je vous quitte un seul instant... mon ami, si vous vous trouviez dans le même danger... Promettez-moi de me faire avertir.

GERMAIN.

Oh ! pour ça, madame la Comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement que ce n'était qu'un léger accès...

LE COMTE.

De migraine... ah ! mon dieu, pas autre chose... et cela ne valait pas la peine...

GERMAIN.

Si fait, si fait... ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez... vous rappelez-vous, monsieur... il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus, j'ai eu peur...

LE COMTE, *impatiemment.*

Allons, brisons-là. (*à la Comtesse*). Voulez-vous faire un tour de promenade !

LA COMTESSE.

Non, je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! (*haut*). Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh ! bien, qu'avez-vous donc ?

LE COMTE, *bas, à Germain.*

Germain, tire-moi de là.

GERMAIN.

Je suis sûr que madame la Comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement ; la plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, à son mari.

Une femme chez moi !... en mon absence !

GERMAIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

LE COMTE, bas, à Germain.

C'est bien. (*haut*). Comment, vous vous êtes permis ; qu'est-ce que cela signifie ?... quelle est cette femme ?

GERMAIN.

La mienne, monsieur ?

LE COMTE, à part.

Que veut-il dire ?

GERMAIN.

Oui, monsieur, ma propre femme ; que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir ; je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le Comte ne voulait à son service que des célibataires.

LE COMTE.

Eh ! bien ?

GERMAIN.

Eh ! bien, monsieur, j'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue, et fort riche, un bon parti, la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village, je l'avais amenée ici, en l'absence de madame ; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque madame en a besoin d'une, et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir... voilà l'exacte vérité ; et j'ose espérer que ce que je viens de faire, m'obtiendra l'agrément de madame, et surtout l'approbation de monsieur.

LE COMTE, à part.

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante !

LA COMTESSE, enchantée.

Quoi, mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer

une femme de chambre, quelle attention ! en vérité, vous pensez à tout. Germain, suivez-moi, je veux que vous me la présentiez sur le champ.

(*Le Comte lui donne la main jusqu'à son appartement, elle y entre, Germain la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître*).

SCÈNE XIII.

LE COMTE, *seul*, après un moment de silence.

D'honneur, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là, et l'on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire... fort à propos, car je ne sais pas sans elle, comment je m'en serais tiré. Voyez, cependant à quoi tient une réputation de bon mari ! il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie, où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances ; non, réellement, les pauvres époux en sont toujours les victimes.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami, je suis enchantée !.. vous m'avez fait là un véritable cadeau.

LE COMTE.

Vraiment ? vous croyez qu'elle pourra vous convenir.

LA COMTESSE.

Sans doute... un air de douceur, de naïveté.

LE COMTE.

Je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps, elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante ! et puis ce ménage a l'air si uni ?

LE COMTE.

Hein ?

LA COMTESSE.

J'aime à voir les ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

LE COMTE.

Comment, madame ?

LA COMTESSE.

COUPLETS.

Ce tableau retrace à mon âme
Mon bonheur, notre amour naissant,
Germain paraît aimer sa femme,
Il est aimable et complaisant.
Pour mieux s'en faire aimer, peut-être,
Je vois qu'il vous imite en tout,
Il est galant comme son maître;
Le bon exemple fait beaucoup!

LE COMTE, *intrigué.*

Qu'est-ce que vous dites donc ?.. quoi ! Germain...

LA COMTESSE.

Deuxième Couplet.

Oui, mon ami, dans leur ménage
Ils seront heureux comme nous...
Denise a les mœurs du village,
Germain ne sera point jaloux ;
Vous prenant toujours pour modèle,
Rien ne pourra changer son goût,
A sa femme il sera fidèle ;

(*Lui prenant la main avec tendresse*).

Le bon exemple fait beaucoup!

LE COMTE, *à part.*

Le compliment vient à propos !

LA COMTESSE, *mytérieusement.*

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

LE COMTE, *surpris.*

Quoi, madame... vous avez vu ..

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait... où est le mal ?

LE COMTE, *vivement.*

Et vous avez souffert !

LA COMTESSE.

Voulez-vous que j'interposasse mon autorité ? j'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

(30)

LE COMTE.

Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment !.. à son mari !..

LE COMTE.

Son mari ! son mari ! tant que vous voudrez ; ce n'est pas une raison , et je trouve fort extraordinaire. (*Il appelle*).
Germain !

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux !

LE COMTE.

C'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi , d'abord , les mœurs avant tout.
Germain ! laissez-moi , ma chère amie , j'ai à le grouder.

LA COMTESSE.

Pour cela ?

LE COMTE.

Non... pour des occasions... où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE.

Eh ! bien , à la bonne heure ; mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.
(*Germain paraît*).

LE COMTE, *sans le voir*.

A côté de votre appartement... vous avez raison.

(*La Comtesse rentre chez elle*).

SCÈNE XV.

LE COMTE, GERMAIN.

LE COMTE, *se retournant, et apercevant Germain*.

Ah ! vous voilà , monsieur ! y a-t-il assez longtemps que je vous appelle ?

GERMAIN, *à haute voix*.

Pardon , monsieur. J'étais avec ma femme. (*avec sa voix ordinaire*). Avec Denise.

LE COMTE, *se contenant*.

Ah ! vous étiez avec Denise... et vous lui disiez...

GERMAIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisit de ses devoirs... et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

LE COMTE, *avec une colère concentrée.*

Germain !

GERMAIN.

Monsieur !

LE COMTE.

J'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton !

GERMAIN, *reculant.*

Comment, monsieur ! qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là !

LE COMTE.

J'ai deviné vos desseins : vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité?... Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

GERMAIN.

Monseigneur, je peux vous jurer...

LE COMTE.

Et ce baiser de tout à l'heure ?

GERMAIN.

Ce baiser. (*à part*). Qui diable a pu lui dire...

LE COMTE.

Oh ! tu vas encore mentir... j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien. Mais je sais que dans l'instant même...

GERMAIN.

Eh ! bien, oui, monsieur, c'est la vérité, je l'ai embrassée ; mais dans votre intérêt ! J'ai vu que madame la Comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service ; il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons. J'ai pris alors un parti désespéré, je l'ai embrassée en dissimulant ; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu ; et ce baiser que j'ai donné à Denise, est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

LE COMTE.

Si fait, si fait ; je trouve , au contraire , que ton zèle t'emporte trop loin , et j'ai quelqu'arrière pensée que tu dissimulais pour ton compte.

GERMAIN.

Moi , monsieur !

LE COMTE.

Je vais du reste m'en assurer. Denise vient de ce côté... je serai là. (*montrant le bosquet à droite*). à portée de tout voir et de t'entendre , et je saurai au juste , fidèle serviteur , où vous en êtes avec elle.

GERMAIN , inquiet.

Quoi , monseigneur , vous vous défiez ?... je suis bien sûr de mon innocence ; mais , enfin , si le hasard voulait qu'elle me fit des avances ; moi , je ne suis pas responsable.

LE COMTE.

Sois tranquille , ce n'est pas cela que je redoute ; mais prends garde à toi , s'il t'arrive de dissimuler avec elle , je te chasse. (*Il entre dans le bosquet , et se montre de temps en temps*).

SCÈNE XVI.

LE COMTE , caché , GERMAIN , ensuite DENISE.

GERMAIN , à lui-même.

Dieu ! quelle pénible alternative ! d'un côté , une place ; de l'autre , ma femme ! Ma place et ma femme , ma femme et ma place !

DENISE , entrant par la gauche.

Ah ! vous voilà ! que madame la Comtesse est donc bonne et avenante , et que je suis contente d'être à son service ! et puis , ce qui me fait encore plus de plaisir , c'est que v'là tout qui est déclaré , et que , par ainsi , il n'y a plus besoin de frime.

LE COMTE , à part.

Hein ? qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

(*Pendant cet à parté Germain fait des signes à Denise*).

DENISE.

Eh ! bien , monsieur Germain , qu'est-ce que vous avez donc. Vous ne répondez pas ; vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari.

GERMAIN.

Votre mari, votre mari ! vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment ! jusqu'à un certain point ! puisque c'est devant monsieur le Comte et madame la Comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

GERMAIN.

C'est égal, Denise ; si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire ; enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh ! bien, par exemple, qu'est-ce qui y manque donc ? (*le cœur gros*). Ah ! mon dieu, v'là ce que c'est que de ne pas faire comme tout le monde ; si l'on me rattrape jamais à me marier comme ça...

GERMAIN.

Mais, Denise !...

DENISE, *pleurant*.

Qu'est-ce que va dire ma tante ! c'est pour elle, car pour moi, ne croyez pas que je vous regrette... ah ! bien oui, un mari pour rire ; on n'est pas en peine d'en trouver.

(*Elle fait un pas pour sortir*).

GERMAIN.

Eh ! bien, il ne manquait plus que cela ! Denise, écoutez-moi. (*haut, de façon que son maître l'entende*). Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (*haut, à Denise*). Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari ; et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que mousigneur, qui doit me connaître, et s'il ne tenait qu'à moi ; mais, mon devoir, la probité qui fait que... enfin, vous devez me comprendre.

DENISE.

Pas tout-à-fait ; mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin ; aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne ; allons, monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

GERMAIN, *à part*.

Ah ! mon dieu !

Le Valet de Chambre.

(34)

LE COMTE , à part.

Je ne la reconnais plus !

QUATUOR.

DENISE.

Eh ! bien , quand je fais tous les frais ,
Vous refusez d'signer la paix !

GERMAIN , *troublé.*

Mais écoutez moi donc , Denise.

DENISE.

Non , non , monsieur , c'est une horreur.
Je vois bien que l'on me méprise ,
Mais , j'irai m' plaindre à monseigneur !

GERMAIN.

Comment ! vous plaindre à monseigneur !

DENISE.

Il m' rendra justic' j'en suis sûre ,
Il disait encor ce matin ,
Tandis qu'il me baisait la main...

GERMAIN , *avec colère.*

Comment ! il vous baisait la main !
Vous avez souffert cette injure !

DENISE.

C'est qu'il est aimable et si bon !

GERMAIN.

Grand dieu ! j'en perdrai la raison !

DENISE , à part.

Pourquoi cette colère ?
Ce regard furibond !
C'est bien à vous , j'espère ,
A m'demander pardon !

GERMAIN , à part.

J'étouffe de colère !
J'en perdrai la raison ,
Soyons , soyons sévère ,
Non , non , plus de pardon !

LE COMTE , à part.

J'étouffe de colère ,
Mais j'en aurai raison ,
Soyons , soyons sévère ,
Non , non , plus de pardon.

ENSEMBLE.

(A la fin de cet ensemble , le Comte aperçoit sa femme ;

il s'enfonce dans le bosquet, observe pendant la scène suivante et paraît arriver d'un autre côté à la scène 18^e.)
(*Le morceau de musique continue*).

SCÈNE XVII.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quoi ! mes enfans, une querelle !

DENISE, *pleurant.*

Oui, oui, madame, c'est affreux !

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

GERMAIN.

Une bagatelle.

C'est que...

LA COMTESSE.

Enfin ?

GERMAIN.

C'est que je veux...

DENISE, *sanglottant.*

Non, non, au contraire, madame,

C'est qu'il n'veut pas...

LA COMTESSE.

Comment ?

DENISE, *de même.*

Il n'veut pas m'embrasser ! sa femme !

J'vous d'mand'...

LA COMTESSE.

Calmez-vous, mon enfant.

(*A Germain*). Comment ! faire pleurer sa femme !
Mais, Germain, c'est très-mal, vraiment,
Je veux qu'on fasse bon ménage,
Ou sinon. (*Souriant*). Quel enfantillage !
Allons, allons, faites la paix.

GERMAIN, *regardant le bosquet.*

Je dois obéir à madame.

LA COMTESSE.

Allons, embrassez votre femme ;

Plus de querelle désormais !

DENISE, *avec joie.*

Ah ! madam', que vous êtes bonne !

GERMAIN, à genoux.
Denise, allons, faisons la paix!
Pardonne.

DENISE.
Oui, je te pardonne.

ENSEMBLE,
Allons, allons, { faisons } la paix,
 { faites }
Plus de soucis, plus de regrets.
(Germain embrasse Denise).

SCÈNE XVIII et dernière.

Les Précédens, LE COMTE.

LE COMTE, sévèrement à Germain.

Quoi, monsieur! quelle audace extrême!
Je vous retrouve encor chez moi!
Sortez, sortez à l'instant même,
Cherchez ailleurs un autre emploi.

LA COMTESSE, DENISE.
Comment! comment! c'est fait de moi.

DENISE.
Ah! monseigneur!

LE COMTE.
Oui, je te chasse!

DENISE.
Comment! vous chassez mon mari!

LE COMTE.
Votre mari! (à part). Mais, quelle audace!

DENISE.
De grâce!

LE COMTE.
Non!

DENISE.
Pardonnez-lui!
Ah! pardonnez à mon mari!

LE COMTE, à part avec colère.

Son mari! toujours son mari!
Elle y tient! (haut). Non!

DENISE.
Pardonnez-lui.

LE COMTE, *à part.*

Ah! c'en est trop, et ma vengeance
Doit ici me servir de loi!
Le coquin, dans son insolence,
Ose encor l'emporter sur moi!

LA COMTESSE.

Mon ami, quelle est son offense ?
(*A Denise*).

ENSEMBLE. Calmez-vous, calmez votre effroi,
Du soin d'adoucir sa vengeance,
Allez, reposez-vous sur moi.

DENISE.

Mais, voyez quelle extravagance !
Vraiment, il me glace d'effroi.
Ah ! mon dieu, quelle différence,
Il était si galant pour moi.

GERMAIN.

Ah ! je dois craindre sa vengeance,
Ses regards doublent mon effroi,
Mais, je dois prendre la défense
D'un bien qui n'appartient qu'à moi.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre
garçon ?

LE COMTE.

Pour des raisons... des raisons très-graves... que je ne puis
pas vous dire. Mais Germain me comprend fort bien.

GERMAIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... et je
vous atteste, madame la Comtesse...

LA COMTESSE, *bas à Denise et à Germain.*

C'est bon... vous savez que jamais il ne se met en colère,
et demain il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (*au Comte*).
Vous leur permettez bien, au moins, de passer cette nuit au
château ?

LE COMTE.

Quoi ! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez-pas cela. Allons, mes enfans, à
demain ! Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine,

DENISE, *pleurant.*

Oui, madame, nous y allons ; viens, Germain.

LE COMTE, *vivement.*

Comment, madame, vous souffrirez. Vous les laisserez partir.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes la cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

LE COMTE.

Ah ! c'en est trop. Eh ! bien, puisqu'il faut vous le dire, apprenez-donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés !

LE COMTE.

Non, ma lame ; laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'il dit donc ? il ne sait donc pas...
(*Germain lui fait signe de se taire.*)

LA COMTESSE.

Comment, cette petite fille, qui avait un air si doux, si ingénu.

LE COMTE.

Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés ; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler... sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite était charmante, et vous convenait beaucoup. Moi, je tenais à Germain ; mais après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

GERMAIN.

Comment, monsieur, il n'y a pas d'autres raisons ? eh ! bien, rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

LE COMTE.

Oui, encore un histoire !

GERMAIN.

Oh ! monsieur, celle-là est authentique. (*Tirant le contrat de sa poche.*) car elle est pardevant notaires. Lisez plutôt. (*Il le lui donne.*)

LE COMTE , *parcourant le contrat.*

Que vois-je ? pardevant Martin et son confrère , sont comparus Marie-Armand-Constant Germain.

GERMAIN.

Mes noms et qualités.

LE COMTE , *lisant toujours.*

Intendant de monsieur le comte Edmond de Gerville. (*le regardant*). Ah ! vous êtes intendant ? Et Angélique-Denise Geryais. (*regardant à la fin de l'acte*). Suivent leurs signatures et celles des témoins. Ah ! ça , est-ce que , par hasard , tu aurais dit une fois la vérité ?

GERMAIN.

Il y a commencement à tout , monseigneur , (*bas*). Vous voyez donc que je n'allais pas sur vos brisées , et que c'est vous , au contraire , qui alliez sur les miennes.

LE COMTE , *le repoussant loin de la Comtesse.*

Chut ! chut donc. (*en riant , à demi-voix*). Au fait , ce pauvre Germain devait faire une triste figure tantôt , la serviette sous le bras... Ah ! ah ! ah !

GERMAIN , *haut.*

Oui , monseigneur ; je n'attendais qu'un moment favorable ; je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le Comte et madame la Comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

LE COMTE.

J'entends... afin de ratifier ta nomination à cette place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

LE COMTE.

En effet , c'est une place qui convient à un homme marié. (*regardant Denise*). Et puisque sa femme et lui vont habiter le château , qu'est-ce que je demandais , moi ? que les convenances fussent respectées ; allons , que Germain reste près de moi , Denise auprès de vous , et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah ! ça , cette fois-ci , est-ce pour tout de bon ?

(40)

GERMAIN.

Oui , madame Germain.

CHOEUR FINAL.

Plus de chagrins , plus de vœux ,
Pour nous luit un destin nouveau ;
Des bons époux , des bons ménages ,
Offrons toujours l'heureux tableau.

F I N.